



Michel
Jean

Une vie à aimer

Michel
Jean
**Une vie
à aimer**

ROMAN

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

Une lueur bleue glisse timidement à travers le store. Lumière blafarde et sans chaleur d'un matin de mars. Dehors, l'aube s'annonce. Mais entre les quatre murs qui m'entourent, la nuit se poursuit. Moi qui aimais tant les matins, je les redoute maintenant.

C'est désormais le moment de la journée le plus difficile. Pourtant, toute ma vie je me suis éveillé avec appétit. J'avais faim, de manger, de vivre. Dès le réveil, un sentiment d'urgence me serrait le ventre et me poussait en avant. Bouger. Et vite. C'était ma vie. Avant. Maintenant, je vis dans l'attente. J'y suis condamné. Attendre. Qu'on vienne. Qu'on me lave. Qu'on me nourrisse. Que le temps passe. Que la journée s'égrène. Une de plus.

Le temps est précieux. C'est un adage qu'on entend souvent. Nous passons cependant notre vie à le perdre. Ou à attendre qu'il passe. Que vaut une minute, une ridicule minute ? Pas grand-chose. Jusqu'à ce que vous preniez conscience qu'il s'agit de la dernière de votre vie. Ces soixante banales secondes deviennent soudainement

le plus précieux des trésors. Un instant auparavant vous les regardiez défilier avec ennui, maintenant vous vous y accrochez de toutes vos forces.

Le temps, il faut l'apprécier quand il compte encore. Moi, trop de choses que je croyais importantes me préoccupaient pour que je remarque que ma vie s'écoulait, qu'il n'y aurait bientôt plus de sable dans le sablier. Aujourd'hui, le temps n'a plus rien de précieux pour moi. Et c'est pourtant tout ce qu'il me reste.

Si je me fie à la lumière, il doit être 6 heures. Ce qui veut dire que le préposé chargé de ma toilette ne viendra pas avant une autre heure. Son quart ne commence qu'à 7 heures. Une heure encore à attendre.

Je n'avais jamais imaginé vivre ma vie une heure à la fois. J'avais toujours pensé que je la traverserais en courant trop vite pour la voir défilier. Je me voyais dans vingt ans, à bout de souffle, regardant derrière moi et disant : « Déjà ? C'est passé si vite ! Il doit y avoir une erreur ! S'il vous plaît, donnez-moi encore vingt ans ! » Et me voilà à compter en silence un à un les grains de sable qui filent.

Avec les années, une partie de moi arrive parfois à se raisonner. Après tout, je n'y peux rien. Mais cela ne dure jamais longtemps. Si l'on peut accepter d'être coupé des siens ou même du monde, comment accepter d'être coupé de soi-même ? Moi qui aimais tant parler, jouer avec les mots, avec les inflexions subtiles et les intonations infinies de la voix humaine. Moi qui aimais tout de la discussion, que je considérais comme une des formes les plus accomplies et les plus belles de l'intelligence humaine, qui nous distingue de tout ce qui rampe, nage,

grouille ou court. Je suis réduit au silence. Et au rôle d'observateur impuissant de ma pauvre vie.

Pourtant, une partie de moi refuse de se résigner et a toujours envie de ce qu'une journée peut offrir. Ce n'est même pas vraiment de l'espoir. C'est sans doute ce qu'il me reste d'humanité qui vacille au fond de moi, comme une bougie oubliée au fond d'une grotte. Ce silence m'opprime. Moi qui avant étais curieux de toutes les formes de conversation. Les débats animés entre amis où les voix s'emballent et se défient, se superposent et s'excitent mutuellement. Les voix simples qui expriment les petites choses de la vie. Les confidences faites sur le ton du secret, ces moments où les âmes se dévoilent ou se consolent. Parfois s'appuient l'une sur l'autre dans l'espoir de trouver le réconfort. Les âmes qui pleurent. Les échanges soufflés au creux de l'oreille si près que la chaleur de l'autre vous pénètre. J'aimais bien sûr les rires, retenus, échappés, gras, sincères, gênés, nerveux ou sarcastiques. Toutes ces émanations de l'humanité, ces preuves quotidiennes qu'elle respire. La voix humaine, deux cordes vocales qui vibrent comme un instrument sous le souffle de chaque homme. Il suffit d'en être privé pour réaliser sa place dans notre vie. Je le sais aujourd'hui. Le plaisir de parler. Il nous distingue des bêtes. Elles peuvent montrer de la cruauté ou de la miséricorde entre elles. Mais elles ne peuvent parler. Ce privilège, Dieu l'a réservé aux humains.

De nature pugnace, j'aimais les discussions où il faut convaincre. Les duels où ce n'est pas le plus fort qui l'emporte, mais le plus vif. Quel autre être vivant sur la Terre laisse la victoire au plus intelligent et non au

plus puissant ? J'avais choisi le droit pour cette simple raison. Pour plaider !

Contrairement à la plupart de mes confrères, le système judiciaire et ses règles m'intéressaient peu. Je n'avais d'ailleurs pas la minutie de ceux qui se plaisent à fouiller les livres de droit pendant des heures pour dénicher un argument, déceler une faille, mieux, un précédent ! Mon plaisir, je le vivais au moment où je devais argumenter, convaincre avec mes deux outils de prédilection, ma voix et mon esprit. Je trouve d'ailleurs encore fascinant qu'à notre époque technologique où l'homme domine son monde et même une partie de l'univers, nous en soyons encore là. À nous convaincre les uns les autres.

J'ai choisi le droit criminel. Beaucoup de camarades d'université avaient opté pour le droit des affaires ou d'autres formes de pratique moins contraignantes ou plus payantes. L'avocat de la défense criminaliste défend un être humain qui lui confie son sort. C'est une lourde responsabilité. De son talent dépend la suite d'une vie. Je sais que, dans certains milieux, les avocats ont mauvaise réputation. Pourtant, il me semble qu'il n'existe guère de plus belle vocation que celle de défendre. Tout le monde ressent un jour ou l'autre le besoin d'être défendu.

Ma voix s'est tue depuis longtemps maintenant, mais les paroles fusent encore dans ma tête. Cela m'étonne toujours. Rien ne peut les arrêter, même si elles ne s'adressent plus à personne. Les mots continuent de naître dans mon esprit, de se combiner en idées pour devenir des phrases qui s'alignent instinctivement de façon ordonnée. Tout ce travail inutile, car ma voix – mon empreinte dans la société – a disparu à jamais. Cela me

perce le cœur même après tout ce temps. Cette voix, à part moi, qui s'en souvient ?

Parler me manque plus que bouger. L'activité physique occupait pourtant une place importante dans ma vie. J'y consacrais plusieurs heures chaque semaine. J'ai joué au hockey, au base-ball, au soccer, au football, au basket-ball, au tennis. Jouer ! Quel joli mot quand on y pense. Sans aucune aspérité, tout en rondeur. Trois voyelles et deux consonnes. Jouer représentait pour moi un réel plaisir. Un plaisir physique. À partir de l'âge de trente ans, je me suis mis sérieusement à la course à pied. J'ai cessé de jouer et j'ai commencé à m'entraîner. Il existe une nuance. L'atteinte d'un objectif motive l'entraînement. Cela reste un jeu, mais qui prend de l'importance pour devenir, si je puis dire sans mauvais jeu de mots, un enjeu. Je m'entraînais donc sérieusement presque chaque jour sous la supervision d'un spécialiste. Je courais. J'ai fait des dizaines de marathons. Je n'ai jamais calculé combien de kilomètres j'ai ainsi parcourus à pied dans ma vie. Plusieurs milliers. Tout ce chemin pour aboutir étendu ici.

J'ai connu un certain succès. J'ai gagné quelques courses. Rien d'important mais, de toute façon, je n'aimais pas tant la compétition que la sensation que procure l'effort sur le corps. Le sentiment de bien-être que l'on ressent après, quand l'organisme relâche les endorphines pour se régénérer. Cette drogue naturelle vous grise. J'en ressentais un réel bonheur physique. Quelque chose de difficile à décrire. Un sentiment de vie. Oui.

J'aimais aussi ce perpétuel combat entre l'esprit qui veut aller plus vite et le corps qui souffre et le supplie de ralentir. Continuer quand tout vous incite à arrêter.

Ridicule quand on y pense. Mais quelle satisfaction cela me procurait une fois que tout était fini ! L'homme est bien la seule espèce vivante prête à souffrir délibérément pour le seul plaisir de se dépasser. Son orgueil sans doute le pousse à se mesurer à lui-même. Aujourd'hui, même ça, l'orgueil, la vie me l'a repris pour ne me laisser que cette sourde et inhumaine colère.

La lumière du matin qui commence doucement à s'infiltrer dans la pièce et tombe en liseré sur les murs clairs prend des forces. Il doit être 6 h 30. Encore une demi-heure avant que le préposé entre dans ma chambre avec son air pressé et m'extirpe de mon lit pour faire ma toilette. Il m'habillera ensuite et m'installera sans ménagement dans ma chaise roulante. Il me fera manger et me poussera jusque dans la salle commune, où je passerai l'avant-midi parké au fond, loin de la fenêtre. Cela se passe ainsi chaque jour. Je n'arrive pas à croire que cette routine implacable soit devenue ma vie. Parfois, je me dis que je rêve. Je me dis que je devrais me pincer pour me réveiller. Mais je ne rêve plus depuis longtemps.

Malgré ma paralysie, je garde tous mes sens, sauf l'odorat. Mes yeux fonctionnent à peu près normalement et me permettent de fouiller autour de moi, de palper d'un regard silencieux ce qui m'entoure. Ils demeurent le seul signe extérieur que je suis en vie. Pour le reste, on dirait que mon corps m'a oublié ou a simplement cessé de tenir compte de moi. Il ne m'obéit plus. Ma prison, ce ne sont pas ces quatre murs clairs. C'est lui.

Couché dans mon lit, immobile et muet tel un sarcophage ignoré, je fixe la fenêtre, contemple ce qu'il me reste de lien avec le monde extérieur.

Il ne faut pas imaginer que j'ai accepté mon sort sereinement. J'en suis encore incapable. Je n'accepte pas l'injustice qui m'a frappé. Mon cœur s'est gonflé si souvent de rage et de frustration. Jusqu'à déborder, s'épuiser. Je me suis maintes fois noyé dans la colère ou laissé dériver dans la tristesse et la nostalgie. Je me sens dépossédé de moi-même. De ma vie et de ce qui était mon destin. Je refuse de croire que j'ai été mis sur terre pour aboutir ici. Si au moins je croyais en Dieu, j'y verrais un défi lancé à ma foi. Même ce réconfort m'est refusé.

Dans les premiers jours, les premières semaines, les premiers mois, je me laissais emporter par cette rage qui grondait en moi, jusqu'à devenir fou. Je voulais qu'on m'entende, qu'on me sorte de là. Je pleurais, hurlais de toutes mes forces. Mais aucun son ne sortait de ma bouche, aucune larme ne coulait de mes yeux. Je redoublais de colère, et la frustration poussait un peu plus profondément dans ma chair le poignard qui me déchirait. Alors je criais plus fort encore. Jusqu'à m'assourdir. Jusqu'à perdre conscience. Mais personne d'autre que moi n'entendait mon désespoir. Ils croyaient sans doute que je m'étais assoupi.

Rupture d'anévrisme ou commotion cérébrale sévère, les médecins ne sont pas sûrs du diagnostic. Je les ai entendus parler entre eux. Mon cas les rend perplexes.

« Il arrive que les patients dans son état puissent percevoir une partie de ce qu'on leur dit. Des bribes. Un mot ou une phrase par-ci par-là. Nous ne pouvons pas le savoir. Et même s'il ouvre les yeux quand il se réveille et arrive à les bouger pour suivre les gens, rien ne garantit

qu'il voit vraiment ou que son cerveau enregistre les images. Il peut s'agir d'un réflexe qu'ont gardé les yeux qui réagissent au mouvement, expliquait le neurologue chargé de mon cas. Il n'est pas mort au plan cérébral comme tel. Les tests indiquent une activité dans son cortex. Mais quelque chose s'est brisé et, depuis, le système cérébral ne fonctionne plus. Les fonctions vitales restent apparemment normales. Il respire, son cœur bat, ce sont des fonctions qui ne dépendent pas de la volonté de l'individu. Mais plus aucun ordre ne sort de son cerveau vers ses membres. Le choc ou l'anévrisme qui a provoqué cela était sérieux. On ne peut malheureusement que constater les dégâts. D'habitude, les gens dans son état ne survivent pas à une attaque aussi grave. Dans son cas, ce qui est étonnant, c'est que son cerveau semble à peu près mort et que son corps continue de vivre. Mais il n'y a plus personne aux commandes.»

J'aurais voulu lui écraser la tête contre le mur. Plus personne aux commandes ? Je suis là ! Vous ne me voyez pas ? Imbéciles ! Vous ne m'entendez pas ? Je suis là ! Écoutez-moi !

Crier m'épuise mais ne me soulage pas. La vérité a fini par s'imposer à moi. Le médecin disait juste. J'étais vivant et ridiculement en bonne santé en fin de compte. Enfin... mon corps. Pas moi. Il avait raison. Personne ne tenait plus les commandes de ce navire abandonné, vaisseau fantôme flottant lugubrement sur la mer des Sargasses. Et moi, j'étais prisonnier au fond de la cale. Alors j'ai arrêté de crier. Mais la douleur, elle, est restée.

Une autre journée va bientôt commencer. Des millions de personnes couchées comme moi ouvriront les yeux et

échapperont à la nuit. Leurs corps engourdis, emmêlés les uns aux autres, s'animeront et reprendront vie.

De toutes les choses dont je suis maintenant privé, et il y en a tant, c'est ce qui me manque le plus. M'éveiller auprès d'une femme. Je n'ai jamais rien trouvé d'aussi délicieux. Émerger doucement du sommeil et sentir une présence, chaude, légère, réconfortante. Il y a quelque chose de magique quand l'esprit et le corps flottent encore ainsi entre deux mondes. Les corps se sentent l'un l'autre sans avoir à bouger. Ils se savent, s'échangent leurs chaleurs respectives une dernière fois avant de se séparer.

C'est lorsqu'elle dort qu'une femme est la plus belle, plongée dans ses mystères et ses secrets. Son visage sans fard s'offre, libre de petites tricheries, révèle sa beauté intérieure. Les paupières fermées, gonflées par le sommeil, une nouvelle personne apparaît comme un dessin tracé à l'encre invisible. Endormie, elle retourne à ce qu'elle était enfant et à ce qu'il en reste.

Dès qu'elle ouvre les yeux et qu'elle prend la mesure du monde, son esprit et son corps s'animent rapidement. Elle redevient un être social, éduqué, cultivé. C'est un moment de réapprivoisement. Baisers et caresses gauches, soupirs de tendresse délicate. Complicité. Intimité.

Toute mon existence, j'ai vécu entouré de femmes. Et j'ai aimé cela. Même enfant, j'aimais leur compagnie et la recherchais. Mon père a occupé une place importante dans mon enfance, mais comme un symbole, l'image de

l'autorité. Ma mère, elle, était une présence physique. Ma mère et son monde de femmes dont, en fin de compte, toute ma vie j'ai cherché à percer les mystères.

Mon père, un mécanicien d'Hydro-Québec, travaillait à la construction de barrages et de digues dans le nord de la province. Il faisait partie de ces hommes qui quittaient leur famille et s'exilaient dans le Nord pour bâtir des barrages démesurés sur des rivières aux noms inconnus. Cela remontait avant l'ère des portables et, à cette époque, les gens trouvaient encore normal de ne pouvoir se parler pendant des jours. Mais pour un enfant, cela restait difficile.

Je me souviens encore de l'émotion que chacun de ses appels provoquait dans la maison. Mon père nous appelait toujours le même jour et à la même heure. Le dimanche à 17 heures, juste avant le souper. Dès midi, j'étais si excité que mon cœur se serrait, et le vertige durait toute la journée. À 16 h 30, je me campais dans la cuisine, ne lâchant pas des yeux notre vieux téléphone à cadran vert olive. J'imaginai mon père, bravant le froid et la tempête, emmitoufflé dans un anorak de toile, se dirigeant vers la cabine téléphonique du camp, mettant une pièce de monnaie et composant notre numéro de ses doigts gelés. Quand l'appareil consentait finalement à sonner, invariablement à l'heure précise, je me précipitais pour décrocher. Curieusement, même si j'avais espéré ce moment de toutes mes forces, je demeurais souvent muet devant le récepteur. La voix grésillante qui en sortait n'était pas tout à fait celle de mon père et j'en ressentais toujours une sorte de déception. L'histoire que je m'étais racontée pendant toute la semaine me paraissait alors plus belle que la réalité.

En raison de l'absence de mon père occupé sur ses chantiers éloignés, j'ai vécu presque toute ma jeunesse entouré de femmes. Ma sœur, Rose, de deux ans mon aînée, ma mère et leurs amies.

Rose amenait souvent des copines à la maison. Leurs jeux de filles ne m'intéressaient guère. Le grand que je croyais être trouvait par contre fascinantes les conversations de ma mère et de ses amies. Elles pouvaient passer des heures à discuter sur toutes sortes de sujets. La mode, l'éducation des enfants. Elles parlaient aussi de leurs maris absents. Elles ne buvaient jamais d'alcool, contrairement aux hommes quand ils se retrouvaient entre eux. Elles préféraient le café, qu'elles avalaient tasse après tasse. Ma mère s'assurait que ses amies n'en manquent pas. Moi, j'avais droit à du Postum, un succédané imbuvable que je m'efforçais de trouver bon. En sirotant ma boisson chaude, pendant que le percolateur roucoulait au fond de la cuisine, je pouvais passer des heures à les écouter. Il m'arrivait de participer aux discussions. Je me prenais pour un homme. Mieux, j'étais l'homme de la maison.

Parfois, ma mère et ses amies jouaient au Rummoli, un jeu de cartes aux règles très simples. Je n'étais pas autorisé à participer car elles misaient de l'argent. De petites sommes, des sous. Ma mère perdait rarement et j'étais fier quand, à la fin de la soirée, c'était elle qui avait remporté la plus grosse mise. Elle mettait alors son butin, en me faisant des clins d'œil complices, dans des contenants métalliques de tabac Craven A qu'elle rangeait dans l'armoire au-dessus de la sècheuse, dans la salle de lavage au sous-sol.

J'étais le seul enfant autorisé à ces soirées. « C'est presque un homme », disait ma mère avec indulgence pour justifier ma présence. Sans doute que de m'avoir là l'aidait à accepter l'absence de son mari. Entouré de ces femmes complices, j'avais l'impression d'accéder à un cercle fermé. J'observais ma mère. Je la trouvais belle, avec ses épais cheveux de jais. Elle me semblait toujours la plus élégante.

C'est au cours de ces soirées que je suis tombé amoureux pour la première fois. Elle s'appelait Carole. Elle avait presque quinze ans de plus que moi et était mariée au voisin d'en face. Le Dr Lacombe, dont la première femme avait été emportée par un cancer deux ans auparavant, avait cinquante ans, exactement deux fois son âge. Ce qui me paraissait canonique à l'époque. À vingt-cinq ans, Carole était la plus jeune du groupe d'amies de ma mère. Je n'avais que onze ans et je me consolais en me disant que la différence d'âge entre nous était moins importante qu'avec le Dr Lacombe. Mon jeune cœur battait sincèrement et j'aimais Carole en secret.

Je passais de longs moments à l'observer sur le bord de notre piscine. J'étais fasciné par son corps lustré offert au soleil. Elle était petite, avait des jambes robustes et musclées. Sa taille était mince et ses seins ronds semblaient à mes yeux d'adolescent défier le ciel même lorsqu'elle s'étendait sur une chaise longue. À onze ans, je n'avais certes pas une grande expérience des femmes, mais assez pour réaliser que les seins de ma mère et de ses amies ne souffraient pas la comparaison. Là où la peau de Mme Bergeron se plissait mollement, celle de Carole bondissait, et si les seins de Mme Provençal

semblaient s'enfoncer tristement au fond de la coupole cerclée de métal de son maillot, ceux de Carole y dansaient avec l'insolence d'une jeunesse dans laquelle je me reconnaissais.

Combien d'heures ai-je passées à scruter son maillot, espérant y voir poindre une forme révélatrice sous le tissu mouillé. Un jour, après s'être changée, Carole oubliâ son maillot dans la salle de bains. J'ai plongé mon visage dans le tissu encore humide, espérant y trouver un peu de Carole. Que je n'aie respiré que des effluves de chlore ne diminua pas mon plaisir.

Mon attention se porta cependant vite sur une autre fille, au point que j'en oubliâ Carole. Elle, elle avait presque mon âge. Enfin, j'aimais le croire. Martine était la grande sœur de mon amie Sophie. Mes parents lui demandaient parfois de me garder quand ils s'absentaient. Martine devait avoir trois ou quatre ans de plus que Sophie et moi. C'était déjà une jeune femme. Du moins pour un garçon de mon âge. Elle avait des cheveux clairs et fins qui venaient se déposer délicatement sur ses épaules étroites. Elle débordait d'une énergie contagieuse. Tout en elle pétillait. À tel point qu'on aurait dit que ses yeux s'écarquillaient quand elle s'animait et que ses bras s'agitaient dans tous les sens. Plus grande que Carole, plus mince également, Martine avait les seins qui pointaient timidement sous les lainages épais qu'elle affectionnait.

Je pensais toujours à elle mais ne la voyais pas très souvent, ce qui me faisait souffrir. Et cette peine me reconfortait. Elle prouvait la sincérité de mes sentiments. Quand mes parents lui demandaient de venir à la maison,

j'avais enfin son attention. Je l'avais toute à moi, du moins je l'imaginai ainsi.

Mais lorsque, plus tard, je la croisais dans la rue ou chez elle quand j'allais chercher Sophie, même si elle me saluait toujours chaleureusement, je sentais qu'il y avait une distance entre nous. Et cela me pinçait le cœur.

Un jour que j'attendais Sophie assis sur le perron, une voiture sport s'immobilisa devant la maison dans un crissement de pneus. Une Camaro orange, décorée de deux bandes noires qui la traversaient de l'avant à l'arrière. Un jeune homme aux cheveux longs et portant une épaisse moustache en sortit. Il me salua en passant devant moi.

« Salut le jeune ! »

Deux minutes plus tard, il ressortait de chez Sophie avec Martine à son bras. Elle le suivait docilement en souriant. Ce même beau sourire que j'aimais tant. Il lui a ouvert la porte avec une sorte de galanterie grandiloquente et elle l'a remercié d'un baiser doux sur les lèvres. Je n'en croyais pas mes yeux. Sans s'en rendre compte, sans même me voir, Martine venait de me briser le cœur. Et moi, je n'ai rien trouvé à dire. Je suis resté le derrière sur le béton, le cœur serré, à la regarder s'éloigner. Ce jour-là, j'ai compris qu'un visage d'ange pouvait vous faire souffrir davantage que le plus gros des durs.

Pendant les semaines qui suivirent, ma mère me trouva maussade, elle se demandait pourquoi je passais mon temps dans ma chambre. Je ne lui ai rien dit. Je n'ai rien dit à personne. À qui pouvais-je me confier ? Les filles parlent de ce genre de choses entre elles. Elles partagent leur peine. Les garçons l'enfouissent au fond

d'eux. Même petits, ils serrent les dents et attendent que la douleur parte.

Martine et Carole m'avaient au moins préparé à mon premier vrai amour. À quinze ans, je regardais déjà ces amourettes passées comme puérides et indignes de l'homme que j'étais devenu. J'avais traversé ces épreuves et en étais ressorti autre.

Peu après mon anniversaire, ce printemps-là, la vie de notre quartier allait changer. De nouveaux voisins devaient bientôt emménager en face de chez nous. Carole avait quitté son médecin de mari et ils avaient vendu leur maison. Le départ de celle que j'avais pourtant si tendrement vénérée et désirée me fit peu d'effet. Je l'avais déjà oubliée. J'apprenais aussi que l'amour peut être fugace.

Dans un quartier comme le nôtre, l'arrivée d'une nouvelle famille était une source de curiosité mêlée d'inquiétude. Tout ce que nous savions de nos futurs voisins était qu'ils arrivaient de Québec. De Sillery pour être précis.

Que venaient faire des habitants d'une banlieue cossue de la vieille capitale dans un bled ouvrier comme Sorel ?

Un samedi matin d'avril, un gros camion de déménagement apparut au bout de la rue. Il s'immobilisa devant chez nous et entreprit de reculer avec précaution dans l'entrée de l'ancienne maison de Carole. Rapidement, les déménageurs s'activèrent et commencèrent à transférer le contenu du camion dans la maison. J'observais leur travail par la baie vitrée du salon de notre bungalow.

Une grosse Chrysler blanche vint se garer devant la maison. Un homme d'une cinquantaine d'années, grand

et corpulent, en émergea. Son front dégarni et sa petite moustache grise aux extrémités relevées vers le ciel lui donnaient un air à la fois excentrique et aristocrate. Il possédait l'aisance naturelle de ceux qui ont l'habitude de donner des ordres. Et après avoir inspecté du regard son nouveau domaine, il se mit à distribuer ses directives aux déménageurs, leur indiquant dans quelle pièce ou à quel étage de la maison déposer les meubles et les boîtes qu'ils déballaient de la longue remorque. Il leur faisait tantôt de grands signes lents indiquant un coin de la résidence, tantôt de petits gestes prestes. L'homme aux moustaches dirigeait le transbordement du camion avec l'élégance et l'autorité d'un chef d'orchestre.

Une femme, plus jeune d'une dizaine d'années, s'activait elle aussi. Elle entra et sortait de la maison, passant derrière les déménageurs et s'assurant que tout était en place et probablement aussi que rien n'était oublié.

Sa beauté m'a tout de suite frappé. Un port altier, un teint clair, de hautes pommettes surmontées de grands yeux sombres en amande et une bouche aux lèvres charnues mais délicates lui donnaient des airs d'aristocrate débarquée à la campagne, que ne faisait qu'accentuer le spectaculaire fichu lime agencé aux motifs floraux de sa robe qui couvrait de merveilleuses boucles d'un roux foncé, patinées de teintes blondes par le soleil en été, je le découvrirais plus tard.

Une nuée d'enfants s'agita rapidement autour du camion, puis de la maison, comme des fourmis autour d'une fourmilière inondée par une forte pluie. Combien étaient-ils ? J'en comptai finalement cinq. Un garçon et quatre filles.